4e Année. — N° 194 (avec patrons). Dimanche, 19 Septembre 1875.

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Tunique juive ou moyen âge. — Six bandes de garnitures en broderie anglaise et feston. — Deux bordures au passé. — Deux entre-deux passé et point russe. — Bordure au point de chaînette. — Deux entre-deux au plumetis. — Dessus de pelote, broderie sur tulle grec. — Dentelle sur toile Colbert. — Crochet drapé. — Tricot point de tapisserie. — Porte-cigarettes. — Broderie du porte-cigarettes. — Toilette de promenade. — Toilette d'intérieur. — Rébus.

SUPPLÉMENTS : Planche de modes coloriées. — Planche de patrons et de broderies.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Tunique juive ou moyen âge en étoffe de soie damassée, couleur crème et très-souple. — Cette tunique, ainsi que l'indique le dessin, se pose sur un pardessous en soie; les emmanchures descendent jusqu'aux hanches. Cette tunique, échancrée en cœur, se drape à volonté de côté ou derrière. C'est à l'épaulette qu'elle se boutonne, elle est donc entièrement fermée devant et derrière. Celle que représente notre dessin est ornée tout autour d'un bel effilé plume, long de 15 centimètres. Ce modèle nous a été fourni par Mme Blanche Duclos, 1, rue Laffitte. — Voir les patrons sur notre supplément.

2. Garniture à broder sur mousseline ou sur nansouk clair au feston uni et bourré. L'intérieur des feuilles et des fleurs se découpe, et à la place de l'étoffe enlevée on exécute des jours formant roues.

1. TUNIQUE JUIVE OU MOYEN AGE. — DESSIN DE M. GUSTAVE JANET.

3. Bande de broderie anglaise. — Elle est, pour ainsi dire, tout en broderie anglaise, moitié cordonnée et moitié festonnée; cependant la grosse tige sur laquelle prennent pied toutes les fleurettes est au plumetis bien bourré.

4 et 5. Bandes en broderie anglaise et plumetis. — Dans ces deux bandes, la broderie anglaise cordonnée et festonnée s'alterne gracieusement; dans la seconde, le feston point de rose du bord doit être très-fortement bourré.

6. Bande plumetis et feston. — Dans cette bande, le plumetis domine; il se mélange et s'alterne avec la broderie anglaise, ce qui donne l'effet de la broderie de Saxe.

7. Bande en broderie anglaise festonnée. — Cette bande est un peu plus mate que les précédentes; toutes les roues et les feuilles ouvertes s'encadrent d'un feston un peu bourré et bien soutenu; les tiges se font au cordonnet un peu épais.

8 et 9. Bordures au passé. — Ces deux bordures sont assorties de genre et de dessin à l'entre-deux qui porte le n° 10. Elles peuvent se faire au plumetis ou au passé, indifféremment.

10. Entre-deux au passé. — Cet entre-deux se brode au passé en soie sur drap, sur cachemire ou sur satin. On peut aussi l'exécuter sur étoffe blanche au plumetis un peu bourré, pour jupons, robes d'enfants et peignoirs.

11. Entre-deux à broder sur cachemire, sur satin ou sur drap au point russe, au passé, et au feston point de rose; on l'utilisera pour porte-

cigarettes ou tout autre ouvrage de fantaisie, ou pour ornement de robe en soie ou en laine.

12. Bordure au point de chainette. — Tout le monde connaît la broderie au point de chainette; elle est des plus faciles, des plus promptes à exécuter, et, grâce à elle, on peut à frais minimes, illustrer une robe ou une confection.

On fait une espèce de point de feston; au point suivant, au lieu de piquer son aiguille à côté et de former un second point, on la pique en dessous et on refait un second point de feston qui prend sa naissance dans le prendre, et toujours ainsi.

Les perles se font au point noué ou se couvrent de perles véritables.

Ce dessin peut se faire aussi en petite soutache nattée ou unie.

13-14. Entre-deux au plumetis. — La délicatesse de ces dessins ne permet de les faire qu'au plumetis et au point sablé, sur batiste, sur nansouk ou sur jaconas.

Une personne patiente et habile ouvrière peut les utiliser pour appliques de nansouk ou de jaconas sur tulle Bruxelles ou tulle Malines, et arriver à une imitation de dentelle très-réussie.

15. Dessus de pelote sur tulle grec. — Modèle de Notre-Dame-de-Sion, 116, rue du Bac. — Il est assez difficile de disposer un dessin en cercle pouvant se broder en reprise sur tulle grec; notre modèle sera donc apprécié ; il peut se faire sur tulle malines et la broderie se fera en coton à broder un peu fin ou en fil plat au reflet soyeux, ou sur gros tulle en employant du coton marque C B, coton à repriser en 5 fils.

On peut prendre ce dessin pour pelote, fond de bonnet, etc., ou bien encore l'utiliser sur gros tulle pour voile de fauteuil, et en créer un semé pour dessus d'édredon, grands rideaux, etc.

16. Dentelle sur toile Colbert. — On retrace le dessin sur la toile Colbert, puis on festonne en prenant l'étoffe dans tous les contours des arabesques; on exécute les roues du bord extérieur; puis, au défaut de l'étoffe, on fait les barrettes vénitiennes qui relient les motifs; on ne doit découper l'étoffe en dessous avec des ciseaux très fins, que lorsque tout le travail est terminé.

17. Dentelle en lacet Renaissance. — Modèle du Sphinx, 55, avenue de l'Opéra. — Cette dentelle, un peu haute, peut servir pour lambrequin ou nappe d'autel, encadrement de dessus de lit ou d'édredon.

Il faut se procurer du lacet Renaissance au fil un peu épais de la largeur indiquée par notre dessin, coudre ce lacet sur moleskine, puis remplir les fleurs de jours variés, et les intervalles de barrettes Renaissance simplement cordonnées.

18. Crochet dragée. — Ce crochet s'emploie généralement pour couverture d'enfant, et il se fait en laine dix fils.

On monte un rang de chaînettes.

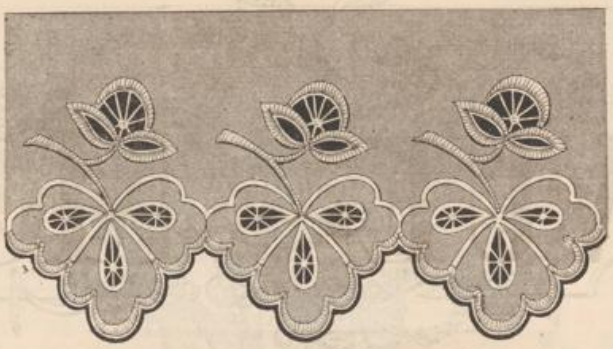
Puis, revenant dessus, on crée une maille dans le second point, on jette la laine sur son crochet et on refait une seconde maille dans le même point.

On passe à la seconde maille et on répète le même travail, ce qui crée sur l'aiguille trois points pour une maille.

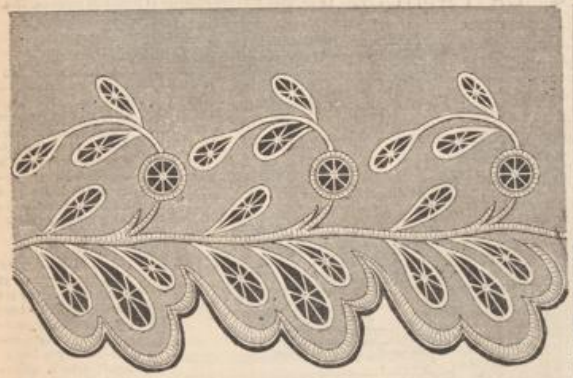
Comme dans le crochet tunisien ordinaire, on laisse son crochet chargé.

Au rang de retour, on fait un point par chaque groupe de trois biais.

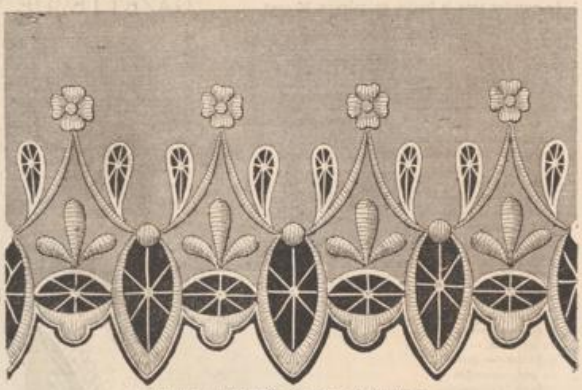
Au second rang d'aller, on pique son crochet dans les intervalles des dragées ou groupes de trois points.



2. GARNITURE EN BRODERIE AU FESTON AVEC JOURS.



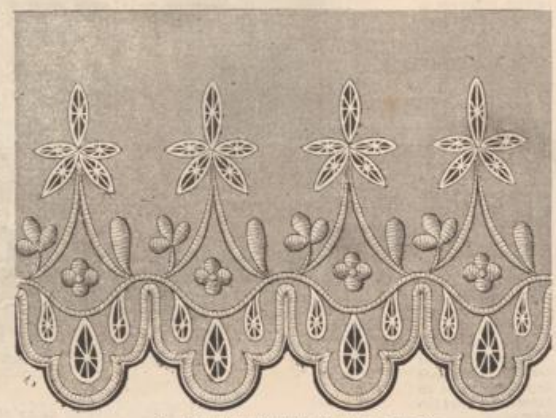
3. BANDE EN BRODERIE ANGLAISE.



4. BANDE EN BRODERIE ANGLAISE ET PLUMETIS.

5 BANDE EN BRODERIE ANGLAISE ET PLUMETIS.

6. BANDE PLUMETIS ET FESTON.



7. BANDE EN BRODERIE ANGLAISE ET FESTON.

19. Tricot point de tapisserie. — Modèle de Notre-Dame-de-Sion. — Ce point est fort heureux; il se fait de deux nuances qui se changent alternativement de deux en deux tours.

Il faut monter son tricot en nombre impair.

1er tour. — 1 maille simple, — passez la laine devant, — 1 maille à l'envers prise sans la tricoter, repasser la laine en arrière sur la maille non tricotée.

Répéter cela, et finir par une maille simple.

2e tour. — 2 mailles à l'envers *, passer la laine en arrière, 1 passe sans tricoter à l'endroit, passer la laine devant, 1 maille à l'envers *, finir par une maille non tricotée.

8. BORDURE AU PASSÉ.

20-21. Porte-cigarettes. — Modèle de Notre-Dame-de-Sion. — Il faut d'abord se procurer l'élégant petit meuble en bambou noir à boules de nacre et à plateau de palissandre; le prix est de 4 fr. 50. Pour orner cette monture, on trace sur cachemire le dessin qui porte le n° 21. On double l'étoffe avec du calicot empesé ou du bougran, et on brode au point russe sur une longueur de 35 centimètres, longueur proportionnée exactement à la circonférence du porte-cigarettes. Décrire les nuances à employer me semble chose inutile, car elles dépendent complètement de la couleur du cachemire et du goût de la personne qui travaille. Quant au montage, il est bien simple. Lorsque la bande est brodée, on la plie sur la hauteur réglée pour aller jusqu'au plateau; on la double de florence et on entoure les montants avec cette bande, en les y maintenant par un point de couture très-serrée. Une petite ganse chevillée ou unie encadrera cette bande et achèvera l'ensemble du travail.

12. BORDURE AU POINT DE CHAINETTE.

13. ENTRE-DEUX AU PLUMETIS.

10. ENTRE-DEUX AU PASSÉ.

11. ENTRE-DEUX AU POINT RUSSE ET AU PASSÉ.

14. ENTRE-DEUX AU PLUMETIS.

22. Toilette de cachemire et faille crème pour petite soirée (cette toilette peut se faire en toutes nuances). — Jupe faille crème; premier volant en cachemire, orné d'une grosse ruche, volant en biais, surmonté d'un haut plissé; deux draperies, garnies d'imitation de valenciennes, sont jetées sur cette jupe et retenues négligemment derrière par des flots de rubans.

Corsage-cuirasse en cachemire; manches faille, garnies de dentelle et de rubans. — Modèle de Mme Blanche Ducloz, 1, rue Laffitte.

23. Toilette de ville. — Modèle de Mme Day-Pallette, 15, boulevard de la Madeleine. — Robe de tissu cachemire, à rayures satinées.

La jupe, à traîne peu accentuée, est garnie d'un haut volant à tête bouillonnée et coulissée, bordé dans le bas d'un plissé excessivement serré, à double piqûre. La tunique ou tablier arrondi comporte le même ornement; elle est rattachée gracieusement sur le côté par une écharpe nouée deux fois d'une façon négligée et originale.

Corsage-cuirasse aux basques arrondies, orné simplement d'un gros liséré se terminant par un petit collet carcan d'où émerge un plissé.

Chapeau de feutre blanc, relevant en nymphe, avec guirlande de pavots au cœur noir et panache de plumes.

E. BOUGY.

PLANCHE DE PATRONS

Premier côté

Aube à broder sur toile Colbert en guipure Richelieu. — La toile Colbert en 1 m. 60 de large, vaut 10 fr. 50 le mètre, et dans cette largeur on trouve deux hauteurs d'aube en 80 centimètres. On festonne tous les entourages des pleins avec un point bien bourré; les nervures se font au feston simple sur fils lancés et les milieux se remplissent de jours variés.

Quant aux intervalles, ils se remplissent de barrettes vénitiennes, exécutées au feston sur fils lancés, car le cordonnet ne serait pas assez solide avec la toile Colbert.

Notre dessin peut servir aussi pour un travail d'applique de nansouk et même de toile Colbert sur toile grec ou filet carré; l'une de ces deux étoffes remplacera alors les barrettes vénitiennes.

Une aube doit avoir 3 m. 20 de large toute dessinée sur toile Colbert; elle coûterait, à Notre-Dame-de-Sion, 45 à 50 francs avec

9. BORDURE AU PASSÉ.

les manches assorties.

En rétablissant la bordure dentelée sur toutes les faces, on peut employer ce dessin pour dessus de lit, couvre-édredon ou grand voile de fauteuil.

—

Deuxième côté

TUNIQUE MOYEN ÂGE

(Dessin 1 du numéro de ce jour)

1. Devant de la tunique moyen âge.
2. Dos de la tunique moyen âge. Les dimensions de ces deux patrons nous ont forcé de les replier plusieurs fois pour les faire tenir sur notre feuille. Afin de permettre de les relever plus facilement, nous en reproduirons la silhouette réduite au dixième de la grandeur naturelle.

1 *bis*. Devant de la tunique au dixième de la grandeur naturelle.
2 *bis*. Dos de la tunique au dixième.

ROBE PRINCESSE

3. Devant.
4. Dos et petit côté.
3 *bis*. Devant réduit au dixième.
4 *bis*. Dos et côté réduit au dixième.
5. Manche.

5. MOITIÉ D'UN DESSUS DE PELOTE EN TULLE GREC.

16. DENTELLE SUR TOILE COLBERT.

PLANCHE COLORIÉE

—

Toilette de dîner en foulard surah couleur crème. La première jupe, à traîne, est ornée d'un volant surmonté d'un bouillonné et d'une tête. La tunique se compose de bouillonnés séparés alternativement par un entre-deux de dentelle blanche et un cordonnet. Ce tablier est encadré d'un entre-deux de dentelle, d'un bouillonné, d'un plissé de faille crème et d'une dentelle blanche. Le derrière de la tunique forme un long pan arrondi garni de dentelle blanche et d'un plissé. Corsage-cuirasse en foulard. Manches bouillonnées, coupées d'entre-deux et se terminant par deux volants plissés, renversés, séparés par un entredeux de dentelle.

Toilette de soirée pour jeune fille, en faille rose et jupe rose rayée de satin. La jupe est ornée de deux volants de faille en biais, surmontés d'un haut bouillonné en gaze rayée de satin. La tunique, en gaze rayée, forme deux pointes inégales qui se croisent

17. DENTELLE EN LACET RENAISSANCE.

4 bis. Dos et côté
duit au dixième.
5. Manche.

LANCHE COLORIÉE

Toilette de dîner
foulard surah
uleur crème. La
emière jupe, à
aine, est ornée
un volant surmon-
d'un bouillonné
d'une tête. La
nique se compose
bouillonnés sépa-
alternativement
r un entre-deux
dentelle blanche
un cordonnet. Ce
olier est encadré
m entre-deux de
ntelle, d'un bouil-
nné, d'un plissé de
lle crème et d'une
ntelle blanche. Le
rrière de la tuni-
e forme un long
n arrondi garni de
plissé. Corsage-
hes bouillonnées,
se terminant par
ersés, séparés par

eune fille, en faille
de satin. La jupe
de faille en biais.
uillonné en gaze
, en gaze rayée,
es qui se croisent

1875 — Maison de Fodonnier imp. à Paris. — N° 194

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13, Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mme Day Falette 15 Boulevard de la Madeleine.

Gants de la Parfumerie Ninon 31, r. du Quatre Septembre.

par devant et qui s
de fleurs rosées. Co
doublé de faille, or
de fleurs rosées part
bras et va rejoindr
Mme Day-Fallette, t

18

COURRI

De tout temps, la r
pression du bon goût
souvenirs, on se ren
tion. Les choses qui r
dicules nous ont sen
ce qui à nos yeux est

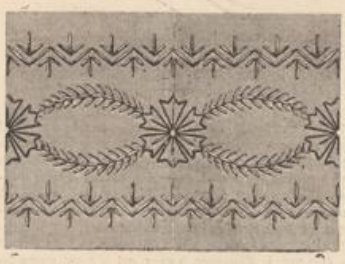
par devant et qui sont drapées derrière par deux traînes de fleurs rosées. Corsage-cuirasse décolleté, en gaze rayée, doublé de faille, orné d'une draperie en biais; la traîne de fleurs rosées part du milieu du devant, passe sous les bras et va rejoindre la traîne du côté. — Modèle de Mme Day-Fallette, 15, boulevard de la Madeleine.

18. CROCHET DRAGÉE.

Courrier de la Mode

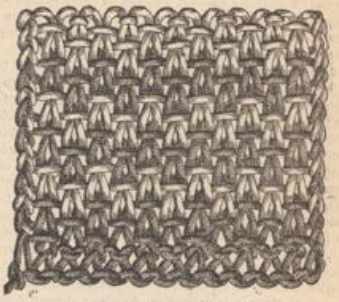
De tout temps, la mode actuelle a semblé la dernière expression du bon goût, et, si l'on veut rappeler ses propres souvenirs, on se rendra compte de la vérité de cette assertion. Les choses qui nous paraissent maintenant les plus ridicules nous ont semblé charmantes... dans le temps, et ce qui à nos yeux est gracieux et élégant se montrera sans

20. PORTE-CIGARETTES.



21. BRODERIE DU PORTE-CIGARETTES.

doute, plus tard, à nous-mêmes sous une forme grotesque, prétentieuse. Une des plus grandes admirations de mon adolescence a été la crinoline! tout mon rêve, c'était de revêtir cet assemblage de cercles de fer qui faisait ressembler les femmes à une cloche dont les jambes formaient le battant. Cette ambition se réalisa enfin, je pus étaler l'ampleur majestueuse de ma première robe longue en taffetas



19 TRICOT POINT DE TAPISSERIE.

blanc et bleu pour quêter comme demoiselle d'honneur au mariage d'une charmante jeune fille qui, elle aussi, représentait pas mal, grâce à la crinoline, une grande cloche à melon recouverte de satin blanc et de dentelle. Toutes les femmes qui assistaient à ce mariage étaient naturellement non moins rondes et non moins larges, et ce n'étaient de toute part que murmures admiratifs à l'adresse de leur grâce, de l'extrême élégance de leur toilette. De bonne foi, on trouvait cela charmant, et on se demandait comment la crinoline n'avait pas régné plus tôt en souveraine maîtresse. Si aujourd'hui nous étions subitement transportées dans

22. TOILETTE DE CACHEMIRE ET FAILLE.

23. TOILETTE DE VILLE.

cette église de la Madeleine, au milieu d'une assemblée de femmes vêtues de cette sorte, nous serions prises d'un fou rire. Il en sera de même, n'en doutons pas, dans quinze ans d'ici de nos jupes bridées aux hanches, et si bien bridées que nous n'avons plus le libre mouvement de nos jambes; de nos chapeaux campés soit en auréole, soit en éteignoir; mais, pour l'heure, nous sommes non moins remplies d'admiration pour nos excentricités actuelles que nous l'étions pour nos excentricités passées. Telle est la mode exclusive, impitoyable. Heureusement, il est des grâces de circonstance, puisque nous prenons un plaisir extrême à accepter tout ce qu'elle propose à notre fantaisie.

Il résulte de cette observation que l'on doit accepter le temps comme il vient et les modes comme elles sont, et que vouloir, sous prétexte de bon goût, ne pas courber la tête sous ce joug serait, au contraire, faire preuve d'un goût douteux. L'œil s'habitue à certaines lignes, à un ensemble de choses; il ne faut pas l'attirer et le choquer en lui présentant des images auxquelles il n'est pas fait, qui font un contraste violent avec celles qui le frappent journellement. Et c'est là justement la pierre de touche du *vrai goût*. La femme comme il faut sait *cotoyer* les extrêmes de la mode sans jamais y toucher; elle sait s'assimiler ce qui lui convient, et rejeter ce qui ne lui sied pas, tout en restant dans le dessin, dans la *ligne*, si je puis m'exprimer ainsi, qui caractérise la mode du moment. Voilà justement ce que la *Revue de la Mode* a la prétention de faire : donner à ses abonnées l'expression exacte de la tendance du jour, indiquer les modifications qui se présentent dans la toilette féminine, en un mot, esquisser la silhouette de la femme du vrai monde, et cela si nettement, que chacune de nos lectrices puisse, en suivant nos indications, être certaine que cette silhouette est la sienne propre. Chaque jour, ma correspondance me prouve que nos efforts sont appréciés, et c'est là pour nous non-seulement une récompense, mais encore un encouragement.

Je me laisse aller à dire mes impressions du moment, sans songer que bon nombre de mes *amies* de la *Revue* attendent de moi à cette place autre chose que des considérations plus ou moins amusantes sur un sujet peu pratique; mais j'avais un but en écrivant les lignes qui précèdent : je répondais à certaines doléances contenues dans une petite lettre toute charmante dans laquelle on me dit que notre journal, si apprécié, si aimé, si répandu, etc., etc., devrait prendre l'initiative d'une réforme radicale et *imposer* certaines modifications absolues dans la forme des jupes, dans celle des chapeaux, interdire les exagérations de tout genre depuis l'extrême élévation des talons jusqu'à l'extrême hauteur des coiffures, bref, prêcher une croisade contre toutes les petites excentricités auxquelles se prêtent même actuellement, dans une certaine mesure, les femmes les plus comme il faut.

Je tenais à dire que je ne croyais pas cela possible et que je jugeais seulement à propos de donner dans nos dessins et dans notre texte des modèles et des renseignements pris à d'excellentes sources et donnant la note vraie du juste milieu qu'on doit observer. Le chapeau est l'objet d'une critique particulière de la part de ma jeune correspondante. Elle s'indigne contre l'air évaporé des chapeaux placés très en arrière et l'air trop mutin de ceux qui couvrent presque les yeux.

A cela je répondrai : regardez la planche de chapeaux que contient notre dernier numéro, là, je vous signalerai entre autres un chapeau de jeune fille d'une simplicité absolue, en feutre, rond de bords et orné simplement d'un galon natté avec filets d'or et d'argent. Ce chapeau n'a rien, ce me semble, d'excentrique ni de tapageur. Puis encore une petite capote en velours noir, avec havolet et bandeau en plumes vertes formant diadème, qui est à la fois modeste et charmante. Ces deux modèles, créés par Mme Moreau-Didsbury, me semblent l'expression de l'élégance sans étalage et du bon goût. Ils sont également le dernier mot de la nouveauté. Soit dit en passant, les prix de Mme Moreau-Didsbury sont très-raisonnables et représentent toujours la valeur réelle de l'objet acquis. Eh bien, il en est de même de nos modèles de robes, de confections, etc., etc. Entre cent, nous choisissons toujours ceux qui, tout en reproduisant les dernières et les plus nouvelles créations de la mode, restent cependant dans les limites de la simplicité artistique qui doit caractériser les toilettes les plus riches, les plus opulentes comme les plus modestes, car je suis de celles qui pensent que l'élégance ne consiste pas dans la somptuosité des étoffes ou des garnitures, mais dans la coupe, dans l'agencement du vêtement. Telle femme qui porte une robe de 20 francs bien coupée, bien faite, paraîtra mille fois plus élégante que telle autre mal habillée d'une robe de 1,000 fr. Je ne serai pas fâchée de faire ici une petite observation à mes lectrices. Quelque plaisir que je prenne à ma correspondance avec elles, je me permets de leur demander de vouloir bien ne pas m'adresser une foule de questions qu'elles résoudraient facilement elles-mêmes en feuilletant leur journal avec attention. Il est certain, par exemple, qu'une combinaison de toilette indiquée par un dessin et une explication détaillée peut s'appliquer à toutes les nuances et à toutes les étoffes de même genre que celle qui est indiquée dans le journal.

Je reçois souvent des demandes de ce genre : « Madame, je désire faire faire une robe blanche (un exemple de fantaisie), mais je ne vois pas de modèle de ce genre dans le journal; je vous serais reconnaissante de m'indiquer une forme, un arrangement, » etc., etc. Si nous n'avons pas donné de robes blanches, nous avons donné des robes roses ou des robes bleues dont la forme conviendrait pour une robe blanche, et il peut en être ainsi d'une infinité de choses. Je serais désolée que l'on prît cette observation comme une preuve de mauvais vouloir vis-à-vis de mes lectrices; je ne crois pas être suspecte à cet égard et toutes savent que je suis pleinement à leur disposition; mais elles sont aussi trop intelligentes pour ne pas comprendre que le temps perdu ne se retrouve pas, et que si je dois m'absorber dans des détails qui n'ont qu'une importance minime, ce sera évidemment aux dépens d'autres choses qui, elles, ont leur raison d'être dans l'intérêt général.

MARIE DE SAVERNY.

CAUSERIES FAMILIÈRES

LA COMÉDIE DE SALON

Un vieil ami à moi, un peu sceptique, un peu paradoxal et suffisamment moqueur, ne manquait pas, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, de déclarer qu'il n'était pas de plus grands fléaux dans le monde que les *artistes amateurs*. Il poursuivait à outrance de ses malins propos, et sans aucune pitié, les petits prodiges, les virtuoses en bas-âge et les demi-talents prétentieux dont nos salons fourmillent; disant avec assez de raison, du reste, qu'il ne devrait pas être permis d'imposer, à ceux qui n'y ont aucun intérêt de cœur, le supplice de constater les progrès de toutes ces Malibran, de tous ces Liszt en espérance. Là ne se bornaient pas ses critiques, souvent assez amères, mais toujours mêlées de boutades si amusantes, que — le vieux trouble fête, — ainsi l'avaient surnommé les plus maltraités de la bande joyeuse, n'en était pas moins écouté dans ses diatribes.

Je le vois toujours assis dans un grand fauteuil à bascule près de la fenêtre, et un journal sous les yeux, comme s'il lisait, écoutant sans en avoir l'air, les tirades d'Alfred de Musset adressées à une grande *coquette* des plus gracieuses par un aimable *jeune premier* plein d'enthousiasme, qui devaient le soir même jouer devant un nombreux auditoire, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*. L'œil moqueur du vieillard disait clairement sa pensée, qu'il avait du reste exprimée bien des fois devant moi. Il avait été oublié dans ce coin où il m'appela près de lui du geste et du regard. « Eh bien, comment trouvez-vous que ça marche? me dit-il. — Mais répondis-je, pas trop mal, vraiment. Mme X... a du mordant, de la verve; M. Z... est très-bien dans ce rôle; son geste est naturel. — Ils sont absurdes, me répondit brutalement le bourru, et puis seraient-ils de véritables artistes, ils seront ridicules et perdront tous leurs moyens ce soir entre deux paravents. D'ailleurs, ajouta-t-il, je suis de l'avis du vicomte de Launay, moi. De toute façon, une femme, qui tiendrait l'estime et à l'affection de son mari, ne devrait, sous aucun prétexte, consentir à jouer ainsi un rôle en public. Elle est placée entre deux alternatives, ou elle jouera mal, sera gauche et maladroite en scène, et causera ainsi une désillusion et un peu de chagrin à ceux qui la jugent avec leur cœur; ou bien elle se montrera comédienne accomplie, ce qui serait encore plus funeste pour ses plus chers intérêts.

« Eh quoi! ces élans passionnés, ces larmes qui semblent si vraies, ces accents émus et attendris, ces rires éclatants, cette fine moquerie, ces grâces exquises, tout cela est appris, étudié; mais alors que faut-il conclure de ces rares dispositions à peindre et à exprimer ce qui est purement factice? Je vous laisse le soin de conclure. Moi, d'honneur, ajouta-t-il en manière de conclusion, si j'avais un fils, je m'opposerais toujours à son mariage avec une jeune fille qui jouerait la comédie. »

Mon vieil ami exagérait certainement; néanmoins, je dois reconnaître qu'il y a quelque chose de vrai dans son raisonnement, et j'envisage d'ailleurs la chose à un autre point de vue.

Je ne suis pas d'avis qu'une mère intelligente et prudente permette à ses filles de se produire ainsi en public, ou, du moins, je crois qu'il est bon de s'enquérir avec soin des conditions dans lesquelles est organisé ce genre de divertissement.

Dans une famille nombreuse, à la campagne, cela n'a pas autant d'inconvénient, par le fait même de l'intimité entre gens se voyant sans cesse, intimité qui donne, en somme, une plus grande sécurité par la connaissance des caractères et de la valeur morale des acteurs et enlève aux réunions les plus nombreuses cette apparence de *public* qui doit effaroucher nécessairement les femmes modestes et bien élevées.

Mais il me serait impossible d'approuver ces exhibitions de talents toujours incomplets et toujours contestables, à Paris ou dans un grand centre, devant des spectateurs nombreux se connaissant à peine ou pas du tout et pouvant, par suite, juger en toute liberté ceux qui viennent à plaisir se mettre à la merci de leurs critiques et de leurs jugements. Une mère qui permet cela, me paraît, je le dis sans ambage, manquer totalement de raison et de bon sens.

Je ferai remarquer d'ailleurs que la représentation n'est, en somme, que la conclusion et le couronnement d'une suite de répétitions qui sont, de l'avis de tous ceux qui ont joué la comédie, le véritable attrait de ce genre de plaisir. Si l'intimité n'existait pas avant, elle est absolue en quelques soirées passées à se redire une foule de choses charmantes, de phrases gracieuses et tendres, et ce danger-là ne laisse pas que d'avoir son importance. Je ne parle pas, bien entendu, des susceptibilités froissées, des piqûres d'amour-propre absolument inévitables, des jalousies féroces qui grandissent, se développent et deviennent facilement de belles et bonnes haines.

« Vous ne sauriez croire, me disait une charmante femme, ce qu'ont causé d'ennuis autour de moi mes petits succès de comédienne. Je ne vois plus de vieux amis de ma famille, parce que j'ai reçu un bouquet de plus que la jeune fille qui jouait avec moi. » Et ceci est certain.

Rien n'est plus curieux aussi que d'assister à la lecture et à la distribution des rôles. Toutes les prétentions se font jour à la fois; c'est à qui refusera les personnages effacés, sans importance, car chacun se croit le talent et l'étoffe d'un premier rôle. Puis, quand après mille efforts et mille tiraillements, tout le monde est à peu près d'accord et que les répétitions commencent, c'est bien autre chose.

Généralement, on choisit un souffleur cumulant les fonctions de régisseur, de metteur en scène. On le prie constamment de dire son avis sur le jeu des acteurs, d'interrompre sans pitié à chaque phrase mal dite, à chaque inflexion de voix mauvaise, mais à la première critique qu'il se permet, on discute avec lui, on soutient son opinion et on lui fait comprendre qu'en somme il n'y entend rien et ferait mieux de se taire.

Il reste à savoir si la comédie de salon est, en résumé, un très-grand plaisir pour ceux *qui regardent*. Eh bien, franchement, je suis absolument convaincue du contraire. Il est une chose, en effet, qui manquera toujours à un théâtre de cinq mètres carrés, c'est l'illusion, c'est le prestige de la scène; à tout comédien de société, quelque intelligent qu'il soit, *ce sont les planches*, c'est l'art pratique, qui est une chose spéciale. Au théâtre, on apprend à marcher, à remuer les bras, les jambes, à ouvrir la bouche, à prononcer telle syllabe d'une façon, telle autre autrement, et c'est par ces moyens qu'on obtient le *naturel*, ou du moins ce que l'effet scénique nous fait paraître tel.

Tout cela, le comédien de salon, ne l'ayant pas appris, ne peut le savoir, d'où il résulte que la femme la plus spirituelle, la plus gracieuse, celle qui a le ton le meilleur, la façon d'être la plus élégamment alsée, se montre gauche, roide, empruntée dans ses gestes et dans ses mouvements quand elle affronte le feu des rampes faites de bougies cachées dans des vases de fleurs. Quant aux acteurs, je n'en parle pas, car je dirais que j'en ai rarement vu un passable. La plupart de nos maris et de nos frères acceptant le plus souvent un rôle par pur dévouement et pour ne pas nous priver d'un plaisir, j'aurais mauvaise grâce à leur dire trop crûment leurs vérités.

Pour me résumer, j'ajouterai donc que j'admets la comédie au salon, dans l'intimité la plus grande, jouée entre parents ou amis, devant un public duquel on est connu et apprécié et dont le jugement ne saurait être défavorable ni malveillant. Dans ces conditions-là, ce plaisir est inoffensif et doit être compté au nombre de ceux auxquels peuvent se livrer les gens intelligents.

Les charades sont aussi une grande ressource dans les réunions intimes et sont parfois très-amusantes. Je me propose, si mes lectrices trouvent mon idée bonne, d'indiquer de temps à autre des mots dont la composition offre des ressources scéniques, et d'en faire un petit scénario facile à arranger et à développer. J'attends, pour mettre cette pensée à exécution, d'y être encouragée par quelques approbations.

MARIE DE SAVERNY.

Nous ne saurions trop recommander aux mères de famille, soucieuses de donner à leurs jeunes filles une bonne éducation, en les sachant entourées de soins assidus, la maison d'éducation de Mlle A. Huet, titulaire d'un brevet de capacité de 1re classe, rue Saint-Benoît n° 6, faubourg Saint-Germain. Les cours de préparation auront lieu le 1er octobre prochain.

LA VOIX DU CŒUR

(Suite)

XIX

Claude se taisait, et Mariette reprit :

— Où suis-je?... Rien ici ne me rappelle que j'aie été à une place plutôt qu'à une autre... Emmenez-moi! je vous supplie de m'emmener. J'ai des amis qui m'attendent... emmenez-moi!... ajouta-t-elle tout bas en se pressant vers Claude.

— Oui; venez, lui dit-il de même. Où voulez-vous aller?

— Où je l'ai vu... lui... à...

Et le nom lui échappant, elle s'arrêta en jetant autour d'elle un regard de navrant découragement ou de suprême prière.

— A Saint-Hubert?

— Oh! merci soupira-t-elle. Partons.

— Venez...

Plus empressée que docile, elle suivit Claude au salon, où, par une autre porte, entraient Thérèse, André de Versault, l'excellente Mme Durand et la mignonne Julia qui s'élança, joyeuse, les bras ouverts, en s'écriant :

— Oh! ma bonne amie!

Et la caressante enfant s'efforçait d'embrasser Mariette.

— Laissez-moi, dit Mariette à Julia, qu'elle repoussa durement.

Mme Durand s'approcha d'elle, voulut prendre sa main, et Mariette, qui avait mérité d'être appelée Sagesse, alors qu'elle était au comble du bien-être et du bonheur, puis la Grâce, lorsque la honte et la misère la menaçaient, à cette heure elle divorçait violemment avec elle, elle oubliait son cœur, sa conscience.

Son cœur! sa conscience! plus rien ne vivait, la folie avait tout détruit chez Mariette.

La princesse éclata en sanglots, car cette dernière épreuve lui disait que pour jamais l'enfant qu'elle avait retrouvée serait privée de raison.

— Ne pleurez pas, dit Julia; ma bonne amie n'a pas voulu me reconnaître parce que j'aurai été méchante sans le savoir; mais je serai bien sage, et demain elle m'embrassera, vous verrez, vous verrez.

Thérèse, en voyant la taciturnité persistante de Mariette, essaya de l'en arracher en lui jouant les mélodies qu'elle aimait. En général, la musique rappelait quelques épaves surnageant au-dessus du chaos où sa raison était tombée.

De sa belle voix si richement timbrée Thérèse commença :

Assise au pied d'un saule,
En proie à la douleur...

Mariette accourut, lui fit quitter le piano et reprit l'accompagnement avec une mesure parfaite. C'était à ne savoir que craindre ou qu'espérer.

La romance de Desdemona terminée, avant qu'elle ne quittât le piano, Thérèse mit devant Mariette un duo que, à Nancy, elles chantaient; alors, comme autrefois, la pauvre insensée mit toute son âme dans sa voix, observant la mesure et la moindre nuance indiquée par l'auteur. La princesse, brisée par le chagrin, n'avait plus le courage d'espérer. Claude, lui, puisait la force de combattre la folie dans cette expérience nouvelle. La force impérissable qui le soutenait, qui le guidait, était dans l'amour le plus pur qu'il vouait à la jeune fille si cruellement frappée. Cet amour faisait de lui un apôtre de charité.

Mme Durand, voyant le beau sourire qui lui était ordinaire épanouir le visage de Mariette, vint à elle.

— Olinda me charge de vous faire toutes ses amitiés, lui dit l'excellente femme : ma cousine vous envoie un métier à dentelle avec tous les bloquets et une dentelle commencée.

— Je voudrais bien la voir, Olinda, répliqua Mariette. Mais il y a loin d'ici à Saint-Aubin... et je n'ai plus d'argent. Le marquis, vous savez, l'homme fatal, il a tout pris!...

Elle se mit à marcher avec véhémence et sans but; son visage s'empourprait, ses yeux prenaient un éclat sauvage. Mariette n'était plus elle, l'exaltation semblait rehausser sa taille. Trouvant la petite Julia devant ses pas, elle l'en écarta rudement. Et puis, sans motif, elle se tint immobile, écoutant; puis elle porta ses regards et son attention dans la direction du jardin.

— Je l'ai vu là! dit l'insensée en tendant son bras qui menaçait.

— Qui as-tu vu? demanda Julia curieuse et craintive à la fois.

— L'homme qui vole.

Elle se remit à marcher.

— Un vol a-t-il été commis chez vous, madame? demanda la princesse qui se souvenait du motif qui avait mené Thérèse chez M. Durand.

— Oui, madame la princesse.

— Qui pouvez-vous en accuser?

Mme Durand hésitait à répondre.

— Dites, chère madame, supplia la princesse.

— Deux personnes.

Elle se tut encore.

— Dites! dites!

Claude suivait sur les traits de Mariette, qui se rasséréna-naient, un faible indice de sentiment affectueux.

— Dites! dites! insista la princesse plus suppliante encore.

Mariette se rapprochait.

— L'une, c'est impossible, bien que sa disparition le lendemain du vol soit contre elle une accusation; l'autre, c'est son père, Georges Bastien.

— Non! cria Mariette; c'est l'homme; je l'ai vu; il a pris la clef-à... je ne sais plus son nom!

— Georges Bastien?

— Non, ce n'est pas ce nom-là... Il est mort, Georges Bastien... Bastienne aussi est morte, et c'est pendant que je la veillais que celui dont le nom m'échappe est venu... Le rossignol chantait, la lune faisait la nuit semblable à l'aurore, et je priais dans le jardin!... L'homme a pris la clef des mains de... Jacques Gervais, dit-elle avec une joie triomphante. Les abeilles étaient toutes rentrées dans les ruches, et je leur mis *un deuil*...

Allant à Claude de Drontheim, Mariette prit sa main qu'elle serra en le regardant franchement dans les yeux.

— Merci; je garderai toujours souvenance du pardon que vous avez accordé au forçat.

Cette excursion rétrospective, qui aboutissait à un fait véritable, mais sans une importance saisissante, redoubla l'espoir que Claude de Drontheim conservait toujours, c'est qu'en ramenant Mariette à Saint-Hubert sa guérison serait possible.

— Voulez-vous revenir à Saint-Hubert? lui demanda Claude.

— Certainement, répliqua Mariette avec un triste mais bon sourire; mais... je ne puis... je n'ai plus d'argent.

— N'importe. Voulez-vous partir demain?

— Je veux bien... ici, où suis-je?... Je vois des personnes que j'ai peut-être vues autrefois, mais elles n'ont plus de nom. Vous, c'est un lilas blanc qui remplace votre nom et une fauvette qui le chante.

Mariette s'interrompit brusquement.

Mme Durand causait à voix basse avec la princesse, et la susceptibilité méfiante de la jeune fille en prit ombrage. S'approchant tout près de Drontheim, et lui désignant le groupe qui l'inquiétait :

— Que veulent-elles faire?... Georges Bastien est mort. Ce n'est pas lui qui a volé. Ma mère non plus, elle est morte!... la honte l'a noyée!... Je suis très-malheureuse... Je n'ai plus de parents!... A Saint-Hubert, du moins, je retrouverai des amis. Jacques me parlera; les grands arbres auront pour moi dans leurs feuillages des harmonies. La nuit, les hiboux me diront des présages, et les oiseaux me parleront... Adieu, ajouta Mariette, je vais aviser aux moyens de partir.

Elle salua, sortit du salon, et on l'entendit monter l'escalier en chantant. Thérèse la suivit, afin de surveiller si l'état de surexcitation qui rappelait quelques-uns des souvenirs de la jeune fille, ne pourrait pas lui faire prendre une résolution dangereuse.

Sa porte était fermée; mais par le cabinet de toilette, communiquant à sa chambre, Thérèse put observer Mariette; elle était agenouillée et priait avec ferveur. Son corps était immobile, ses yeux étaient clos, et, n'eussent été les mouvements muets de ses lèvres, on eût pu prendre la jeune fille pour une statue. Elle resta bien longtemps ainsi, car le jour baissait qu'elle était encore prosternée. Une vigilante parcelle de sa raison avait-elle mission d'implorer le Tout-Puissant de rendre à elle-même celle qui *aberrait?*... qui peut savoir les mystères qui sont en nous!

Le docteur T*** venait d'arriver, Thérèse avait entendu sa voiture entrer dans la cour, sur laquelle les fenêtres de sa chambre et celles de la chambre de Mariette donnaient également. Par une précaution bien simple, la princesse avait fait solidement condamner les fenêtres dont les volets intérieurs étaient, en outre, fermés tous les soirs. De sa chambre, Thérèse veillait sur la jeune fille, et une surveillante de la Salpêtrière, choisie par le docteur T***, couchait aussi près de Mariette, dans le cabinet de toilette. Cette dame étant montée près de Thérèse, celle-ci profita de sa présence pour descendre au salon.

— Eh bien! lui demanda le savant docteur, quoi de nouveau?

— Rien, docteur.

— Est-elle calme ou surexcitée?

— Elle est calme... elle prie.

— Ah! avez-vous déjà vu chez elle cette manifestation religieuse?

— Non, répondirent en même temps Claude de Drontheim et Thérèse.

— Quelle qu'elle soit, la tendance au mieux est manifeste, dit Claude. Elle rentre, parfois résolûment et logiquement, dans le passé, si elle...

— Et reconnaît-elle, interrompit le docteur T***, ceux qu'elle aimait.

— Quelquefois, répondit Claude avec une rougeur juvénile, parce que Thérèse le regardait et qu'André de Versault le regardait aussi.

— Oh! docteur, dit d'une voix pleine de larmes la princesse, voyez tout ce qu'il est possible de tenter pour amener la guérison de ma fille, et je suivrai absolument vos ordonnances; ma fortune est immense, je puis donc subvenir à toutes les dépenses.

— Tant mieux! madame, tant mieux! dit avec une souveraine indifférence le savant... Vous êtes alors à même de faire beaucoup de bien; donnez-vous donc cette jouissance, c'est la seule qui soit sans amertume.

— Je vais vous amener ma nièce, dit Thérèse en sortant.

Elle revint bientôt suivie de Mariette. Elle avait quitté sa robe de ville pour revêtir un peignoir de laine blanche dont les larges manches tombaient comme celles d'un froc. Ce vêtement donnait un bizarre aspect à Mariette. Elle salua le docteur T*** absolument comme si jamais elle ne l'eût vu. Le docteur continua de causer avec la princesse, avec Claude ou André de Versault; mais, tout en observant Mariette, il s'abstint de lui adresser la parole, elle restant tout à fait étrangère à ce qui se disait ou se faisait.

— Vous restez à dîner avec nous, docteur, n'est-ce pas?

— Oui, cher maître, insista Claude. Vous verrez...

Et ses yeux désignèrent Mariette.

Thérèse frappa sur un timbre, et le maître-d'hôtel de princesse vint lui dire :

— Madame est servie.

Sans qu'il lui dît un mot, Mariette prit le bras de Claude, et s'approchant mystérieusement :

— Voyez, je suis prête. A quelle heure partirons-nous?

— Demain, il sera temps.

— Non, cette nuit, reprit Mariette avec instance.

— Bien; nous déciderons l'heure.

Il conduisit Mariette et s'assit près d'elle. La grande difficulté étant d'obtenir de la jeune fille qu'elle consentît à prendre les aliments qu'on lui offrait, il fallait employer des artifices inouïs pour qu'elle ne se laissât pas mourir de faim, des artifices analogues à ceux qu'emploient les oiseliers habiles pour appâter les oiseaux chanteurs qu'ils prennent adultes aux pièges et qu'ils habituent à la cage.

(*A suivre.*) L. ALLIN.

DE L'ÉVANOUISSEMENT

Une de mes lectrices me prie de vouloir bien lui dire, par la voie du journal, quels sont les secours à administrer dans les cas d'évanouissement. Cet accident est très-fréquent, et les personnes qui entourent le malade sont en général fort embarrassées; aussi, jugeant la question intéressante au point de vue du plus grand nombre de nos abonnées, je demande à mon aimable lectrice la permission de m'étendre sur ce sujet un peu plus longuement que je ne l'aurais fait dans la petite correspondance.

L'évanouissement, qu'on désigne en médecine sous le nom de *syncope*, est l'abolition momentanée de toutes les facultés physiques et intellectuelles avec suspension des battements du cœur et des mouvements respiratoires; c'est une véritable mort apparente, et, pour peu qu'un pareil état se prolongeât quelque temps, la mort deviendrait réelle. La syncope a son siége dans le cœur. Cet organe, sous l'influence d'une cause physique ou morale, cesse d'envoyer du sang au cerveau ou n'en envoie qu'une quantité insuffisante, et le cerveau cessant alors d'agir entraîne aussitôt l'anéantissement complet de la machine humaine.

Les diverses causes qui déterminent l'évanouissement portent leur action sur le système circulatoire ou sur le système nerveux, et, comme les femmes sont beaucoup plus nerveuses que les hommes, elles sont aussi plus souvent atteintes de défaillance. Toutes les maladies du cœur en général peuvent déterminer une syncope; il en est de même de la perte du sang, quel qu'en soit le siége; l'inanition agit de la même manière en diminuant la quantité de sang et en ralentissant les battements du cœur. Les causes qui agissent sur le système nerveux sont bien plus nombreuses et beaucoup plus fréquentes. Ainsi, les émotions morales vives quelles qu'elles soient, la joie, la tristesse, le plaisir, la douleur, la colère, la terreur; la vue de certains objets, le contact de certains corps, un bruit inaccoutumé, l'impression de certaines odeurs et même des parfums les plus exquis, s'ils sont trop intenses, les indigestions, les fatigues corporelles, une chaleur excessive ou un froid violent, sont autant de causes susceptibles de provoquer l'évanouissement. Celui-ci arrive quelquefois brusquement, et les malades tombent comme foudroyés; mais le plus souvent il y a des signes précurseurs qui font, en quelque sorte, pressentir l'attaque sans qu'on puisse l'éviter; tels sont un malaise gé-

néral, des vertiges et des tintements d'oreilles, l'obscurcissement de la vue, des idées confuses, des bâillements, des nausées et des efforts de vomissement. En même temps le visage pâlit, les yeux sont hagards, les lèvres décolorées, les membres froids et une sueur visqueuse couvre tout le corps. Si la personne est debout, elle tombe ou s'affaisse, et bientôt tout rapport cesse entre elle et le monde extérieur : le sentiment et le mouvement sont entièrement abolis, le cœur ne bat plus, la respiration n'a plus lieu, c'est une mort apparente. Mais cet état n'est pas de longue durée; au bout de quelques secondes ou de quelques minutes, les mouvements du cœur reparaissent, la respiration se rétablit, les yeux s'ouvrent à la lumière, les idées, vagues d'abord, reviennent peu à peu; les malades semblent sortir d'un profond sommeil. Quelques-uns sont oppressés, brisés, courbatus, comme après un violent exercice; d'autres n'éprouvent aucun mal.

La syncope ne présente, en général, aucune gravité, surtout lorsqu'elle se déclare brusquement à la suite d'une émotion ou d'une circonstance fortuite; cependant elle constitue un état fâcheux lorsqu'elle se prolonge ou qu'elle se reproduit à de courts intervalles. Il est une espèce de syncope qu'on pourrait appeler épidémique et qui est moins grave encore, c'est celle qu'on observe chez les jeunes filles de dix à quinze ans, lorsqu'elles sont réunies dans les églises ou dans les écoles à l'époque des exercices religieux. L'attaque de l'une d'elles entraîne chaque fois celle d'une dizaine d'autres. Elle commence par un malaise général, un peu de vertige ou d'étourdissement; puis vient la perte de connaissance avec étouffement, spasmes, contractions musculaires, convulsives, etc. Le tout se termine par quelques instants de stupeur ou par un court sommeil.

Traitement. — Puisque la syncope est le résultat de la suspension des battements du cœur et de l'afflux du sang vers le cerveau, la première indication à remplir pour la combattre, c'est de réveiller l'action du cœur et de favoriser le passage du sang dans le cerveau. Pour cela, il faut d'abord coucher le malade horizontalement, lui mettre même, s'il est possible, la tête plus basse que le tronc; il est également utile de lui élever les bras, afin de porter mécaniquement vers le cerveau le sang artériel qui peut se trouver encore dans les membres supérieurs. Dès qu'on a donné au corps la position que nous venons d'indiquer, il faut se hâter de le débarrasser de tous les vêtements qui le gênent ou le compriment, dégrafer robe, camisole, corset, etc.; on favorise l'accès de l'air dans la pièce où le malade se trouve, on le place même devant une croisée, autant que possible, puis on trempe les mains dans l'eau froide qu'on lui projette avec force sur le visage, principalement autour des orbites : il est inutile et même ridicule de lui jeter, comme je l'ai vu quelquefois, un seau d'eau à la figure. On lui fait respirer quelques liquides excitants, tels que du vinaigre, de l'eau de Cologne, et mieux de l'ammoniaque ou de l'éther; on lui met également dans la bouche quelques gouttes d'eau alcoolisée, d'eau de mélisse ou simplement d'eau salée. Si, malgré tous ces moyens, la syncope se prolonge, il faut faire des frictions énergiques sur la région du cœur, où l'on appliquerait au besoin un vésicatoire instantané, en plongeant un linge ou un morceau de fer dans l'eau bouillante pour le porter immédiatement sur la peau. On peut donner également un remède avec du sel ou du vinaigre, et enfin, en dernier ressort, insuffler de l'air dans la bouche du malade en opérant un mouvement de soufflet sur sa poitrine.

DOCTEUR IZARD.

LES FUNÉRAILLES D'UNE PRINCESSE

Voici quelques intéressants détails sur l'enterrement de la fille favorite du khédive, la jeune princesse Hanoum Zeinoum, morte, il y a quelques jours, à Alexandrie, à la suite de ses couches.

La cérémonie qui eut lieu au Caire fut des plus imposantes. En tête du cortége marchaient vingt-quatre buffles, destinés à être sacrifiés pendant le service religieux; puis trente chameaux, chargés de pain, de viande, de dattes et autres aliments qui furent pendant la marche distribués à tous les pauvres qui se présentaient, et à l'usage desquels vingt voitures qui suivaient contenaient des tonneaux d'eau et strop. Les eunuques, qui venaient ensuite, jetèrent 450,000 pièces d'une à cinq piastres parmi le peuple, auquel on avait déjà distribué la veille 100,000 fr. à domicile.

Puis marchaient environ 3,000 prêtres et dervichs, les uns dans des habits magnifiques brodés d'or, les autres couverts de haillons; ensuite la famille du khédive, la cour, les hauts fonctionnaires, et les officiers d'état-major, qui portaient le cercueil, en bois, et sans ornements, mais sur lequel brillaient les joyaux de la princesse; il y en avait pour plus de trois millions. Trois eunuques marchaient derrière, tenant sur des plats d'or les exemplaires du Coran destinés à être placés dans le tombeau.

On se rendit ainsi à la mosquée Rilah; après l'ensevelissement eut lieu le sacrifice des vingt-quatre buffles, qui furent rôtis et mangés séance tenante. Les trois mille prêtres restèrent toute une semaine campés autour du tombeau, priant pour l'âme de la princesse.

On remarque, à l'Exposition du palais de l'Industrie, des violons appelés à un succès immense. Ces instruments, signés GUARINI, ne coûtent que 90 fr.; ils ont toute la délicatesse et la sonorité des violons italiens, et sont, du reste, réputés parfaits par nos maîtres Sivori, Léonard, etc. C'est à un luthier français et rémois que l'art musical serait redevable d'un tel progrès.

LES MENUS DE LA SAISON

Septembre.

MENU D'UN DINER DE 11 COUVERTS

POTAGE

Semoule au blond de veau.

POISSON

Bar sauce génevoise.

RELEVÉ

Quartier de chevreuil sauce poivrade.

ENTRÉES

Pâté chaud à la ciboulette.
Poularde à la maréchale.

ROT

Cailles et perdreaux bardés.

ENTREMETS

Choux-fleurs au gratin.
Artichauts frits.
Crème fouettée aux fraises.
Baba au rhum.

Dans la confection des babas, les proportions embarrassent parfois. Voici celles indiquées par Martin (J. Gouffe) dans son livre de pâtisserie :

Pour 1	kilo	500	gram.	de farine.
— »	—	125	—	de beurre.
— »	—	40	—	de levûre.
— »	—	40	—	de sucre.
— »	—	30	—	de sel.
— »	—	130	—	de raisin de Malaga.
— »	—	130	—	de raisin de Corinthe.
— »	—	50	—	de cédrats confits coupés en petits dés.

LE BARON BRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

La maison de Notre-Dame-de-Sion, 116, rue du Bac, se met à la disposition des abonnées de la *Revue de la Mode* pour leur envoyer par retour du courrier des renseignements sur tous les genres d'ouvrages qu'elles voudraient entreprendre. On trouve, à Notre-Dame-de-Sion, depuis le simple crochet d'ivoire jusqu'à la plus splendide tapisserie. En ce moment, les travaux sur toile Colbert utilisée dans toutes les largeurs jouissent d'une vogue méritée.

Il n'est pas besoin d'être en deuil pour rendre visite à la maison de l'Église-Saint-Roch, rue Saint-Honoré, la mode du noir étant généralement adoptée; on a tout avantage à se fournir dans une maison qui fait sa spécialité de ce genre, on est plus assuré de ne trouver que des étoffes de première qualité, les directeurs de la maison ayant affaire à une clientèle sérieuse, tiennent à honneur de ne fournir que des étoffes qui leur méritent tous les suffrages et les exemptent de tous reproches.

A la maison que nous vous signalons, non-seulement vous trouvez les étoffes solides et de premier choix, mais les confections distinguées, les coiffures élégantes, les parures gracieuses.

Éclairer le teint, polir la peau du visage même la plus rugueuse, la raffermir si ses tissus se relâchent, tel est le problème qu'a su résoudre le *lait antéphélique* ou *lait Candès* employé, selon les cas, à haute ou à petite dose. Cette préparation, qui date de 1849, dissipe les taches de rousseur, lentilles, hâles, efflorescences, rougeurs, gerçures, boutons et autres altérations accidentelles du teint, rend et conserve la peau du visage claire, ferme et unie. On trouve ce lait, 26, boulevard Saint-Denis, chez M. Candès.

Le dentifrice à la mode est assurément celui édité par le docteur John Evans, et vendu par M. Lacroix, 45, rue Richer. Rien de plus suave au goût; le parfum qu'il laisse dans la bouche, et qui tient de l'ananas et de la vanille, n'est point éphémère. Antiscorbutique, cet élixir parfume l'haleine, fortifie les gencives et leur rend leur incarnat naturel tout en faisant disparaître les engorgements inflammatoires qui amènent la souffrance; mais si celle-ci a envahi le système dentaire, cette eau calme et prévient la douleur et évite la carie; elle nettoie les dents admirablement, les blanchit, les conserve en détournant le tartre, cause de si grands dérangements.

Si de jolies dents ajoutent à la beauté un puissant attrait, elles n'intéressent pas moins la santé par leurs fonctions journalières.

Leur conservation est donc de la plus haute importance, et c'est à cette seule condition que l'on obtient une haleine toujours fraîche et agréable. Pour arriver à cet heureux résultat, nous ne connaissons pas de meilleur spécifique à employer que le ROWLAND'S ODONTO.

Cette perle dentifrice est sans égale pour entretenir les dents et les gencives dans un état de beauté parfaite. Ce produit se vend à Paris, chez Guerlain, 15, rue de la Paix; Roberts, 23, place Vendôme; Swann, 12, rue Castiglione; Fay, 9, rue de la Paix; Hogg, 2, rue Castiglione, et chez tous les pharmaciens et parfumeurs de France.

Adieu paniers, adieu vendanges, les beaux jours s'envolent; est-ce à dire que nous devions déserter la maison de la Compagnie irlandaise, 36, rue Tronchet. Bien au contraire; voici la rentrée des vacances, c'est le moment de compléter le trousseau de M. le collégien ou de Mlle la pensionnaire. La visite à la Compagnie irlandaise est donc plus urgente que jamais, car les mouchoirs dont elle a la spécialité sont les objets qui deu andent le plus à être renouvelés.

Que portera-t-on, en fait de chapeaux, cet hiver? demandez ce secret à Mme de Saverny; mais, sans préjuger de ses décisions, je puis, sans me taxer d'une grande lucidité, vous dire que la fantaisie la plus grande régnera, que beaucoup de ces dames porteront le chapeau baissé sur le front, d'autres, au contraire, le camperont bien en arrière, ou droit sur le chignon; au milieu de toutes ces fantaisies, les unes adorables, les autres du plus mauvais goût, il faut éviter les écueils et craindre ou le ridicule ou la vulgarité, le meilleur moyen est de faire choix d'une modiste au goût éprouvé; à ce titre, nous ne saurions trop vous recommander Mlle Mélanie Percheron, 36, rue Vivienne, ou 25, rue de la Paix; tous ses chapeaux sont signés, et, vous le savez, réputation comme noblesse oblige.

Toutes les semaines il paraît une livraison de la **Mosaïque**, *revue pittoresque illustrée de tous les temps et de tous les pays*. C'est une publication très-remarquable et très-utile.

On peut s'en rendre compte, en adressant à l'administration de la **Mosaïque**, 11, quai Voltaire, à Paris, une demande de numéros spécimens, qui sont immédiatement expédiés gratuitement et *franco*.

Voir la Petite Correspondance à la troisième page de la couverture.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Avez-vous remarqué, à la dernière revue, les canons en acier?

Paris. — A. Bourdillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.